

Le nom de M. Gevaërt [Gevaert], jeune compositeur déjà fort répandu et fort estimé, quoique nouveau, donnait plus d'intérêt et de solennité à l'exécution de l'ouvrage représenté la semaine dernière sur la scène du Théâtre-Lyrique. Aussi artistes et musiciens s'étaient-ils donné rendez-vous, et chacun au signal du chef d'orchestre occupait religieusement sa stalle pour écouter la nouvelle partition si chaudement attendue par le monde musical. Voici d'abord, en quelques lignes le canevas dramatique ressuscité par les librettistes:

Nous sommes en Allemagne, et nous nous trouvons en présence de deux jeunes et braves compagnons tonneliers qui terminent gaîment leur tournée d'apprenti, en assaisonnant leur vie nomade de chimères et de chansons. Ils promènent au grand soleil leur folle et insouciant jeunesse, partagent scrupuleusement le vide leur escarcelle et paient en joyeux refrains l'hospitalité qu'on refuse à leur gousset béant. En voyage les aventures d'amour sont ordinairement des plus fréquents: On sème son cœur sur les grandes routes comme les cailloux du petit Poucet.

Reynold, rencontre, accoudée sur la margelle d'un puits, comme une de ces vierges de Judée, dans les tableaux d'Horace Vernet ou de Chopin, une jeune fille à l'œil triste et langoureux. Marguerite, c'était son nom, sans famille, sans amis, n'écoula pas sans émotion les bonnes et douces choses que lui répétait sans cesse Reynold, et finit par l'aimer au point de s'exposer aux insultes, aux calomnies de ses compagnes et de se faire chasser de la maison qui lui avait donné asile. – La voilà donc seule, abandonnée, n'ayant plus pour soutien que son Reynold bien aimé, pour qui son cœur conserve un amour rendu plus profond encore par la reconnaissance. Mais l'ouvrier doit partir avec ses compagnons. Il l'a juré, il se voit obligé d'abandonner, du moins pour quelques temps la pauvre Marguerite. En la quittant il lui laisse sa signature comme gage de la promesse qu'il lui fait de l'épouser au retour. Reynold part, il continue son tour d'Allemagne avec son fidèle Tobias, deux ans s'écoulaient et la pauvre fille est déjà oubliée. – Il est devenu riche, Reynold, il est maintenant le plus gros tonnelier de Bamberg, et se fait appeler maître Martin, du nom de son oncle. Il recherche, même en mariage certaine demoiselle Bertha, belle et grande fille pour laquelle Tobias, ressent un vif amour qu'il cache dans son cœur dans la crainte d'alarmer son ami. Reynold, est de plus ambitieux, il veut devenir bourgmestre, et c'est dans cette alliance qu'il fonde tout son espoir, car la demoiselle est de haut lignage et pourra servir ses projets. Au milieu de tous ces apprêts de mariage, de tous ces visages joyeux, apparaît tout à coup la pâle et fidèle Marguerite, elle traîne sur les routes sa misère et son amour perdu, et vient réclamer dans la maison même de Reynold, la charité d'un abri. – Bertha reçoit la malheureuse enfant, elle apprend la perfidie de son fiancé et découvre en Marguerite une sœur abandonnée, qu'elle avait cherchée par toute l'Allemagne, sans pouvoir retrouver sa trace. Déjà elle a juré de rendre à Marguerite le bonheur qu'on lui avait promis. Elle consulte un vieil usurier, - maître Jacobus, lui montre le blanc seing donné par Reynold, et le prie de rédiger au-dessus de la signature une belle et bonne promesse de mariage à laquelle il faudra bien faire honneur à vue et sans autre avis... Maître Jacobus voit dans cette affaire une proie facile à saisir. Il formule la donation d'une somme égale au moins à la fortune de Reynold, dans l'espoir de l'exploiter à son profit. Il présente lui-même le billet à Maître Martin qui *blémit* à la vue de sa ruine et de la ruse employée soit disant par Marguerite, pour lui extorquer son bien. – De leur côté Marguerite et Bertha s'aperçoivent qu'elles ont été la victime de l'infâme Jacobus; elles cherchent à persuader Reynold; mais il n'entend rien, il quitte sa maison en maudissant celle qui, suivant lui, a indignement abusé de sa bonne foi.

Il s'agit donc maintenant de s'emparer du fameux billet; le vieux ladre, est

rusé, et l'espoir d'une fortune qu'il considère comme sienne ne lui fera pas ouvrir facilement la main. Néanmoins, par une adresse connue seule des femmes, les deux sœurs parviennent à arracher des griffes du grippe-florins, le billet tant désiré. Alors Marguerite se présente à Reynold, s'oppose à son départ, et lui rend sa promesse. Touché d'un tel dévouement, le tonnelier sent renaître en lui tous ses souvenirs passés, son amour se rallume devant une affection si fidèle, il se jette aux pieds de Marguerite et obtient son pardon.- Tobias de son côté réclame sa part de bonheur. Bertha lui tend la main et tous quatre se marient. – C'est plus fort on le voit que dans les vaudevilles, où généralement il n'y a jamais qu'un mariage. Vraisemblablement les deux couples seront longtemps heureux si nous en jugeons par le succès qu'ils ont obtenu dès le premier jour de leurs noces.

La pièce de MM. Leuven et Brunswick n'est pas d'une grande nouveauté scénique, elle a dit-on, de singuliers rapports avec un vieux vaudeville, *Lionel* ou *mon avenir*, qui servit il y a bien longtemps de début à M. Achard père sur le théâtre du Palais-Royal. Il ne faudrait pas cependant que les auteurs s'habituaient à ce métier de raccommodeurs en vieux, qui n'est ni assez littéraire ni assez conforme au respect de la propriété intellectuelle. Mais occupons-nous de M. Gevaert, c'est-à-dire de l'auteur sérieux du *Billet de Marguerite*. L'ouverture se compose de plusieurs motifs répandus dans l'opéra, elle débute par un motif d'une forme gracieuse qui sert de thèse au premier acte dans le chœur des jeunes filles; de la chanson du Tonnelier, et se termine par un allegro très-franc et très-timbré. Au lever du rideau, le chant des ouvriers avec accompagnement de cor, a une langueur allemande, une couleur locale qui transporte volontiers l'esprit au-delà du Rhin. Le duo entre Reynold et Tobias est parfaitement agencé pour la voix, la phrase *Chante, chante*, sur laquelle le musicien a brodé de charmantes vocalises est d'une facture heureuse et savante. Vient ensuite le chœur des jeunes filles en mouvement de valse qui sert de motif à l'ouverture, la Ballade de Marguerite.

Pauvre fille,  
Sans famille,

Et enfin l'air,

Infortunée  
Abandonnée.

Touchante rêverie pleine de larmes et d'accents douloureux. – Au deuxième acte, on doit citer avec éloge la chanson du Tonnelier de Bamberg, d'une allure franche, vigoureuse, mais moins originale, à coup sûr, que les couplets suivants à trois voix, qui ont obtenu les honneurs du *bis*. Le motif du commencement est d'un rythme guilleret qui vient se heurter tout à coup contre l'accord moyen du sententieux de *Profundis*, et produit l'effet le plus comique et le plus inattendu, l'ensemble en est ingénieusement modulé et d'une coupe toute nouvelle. – Au troisième acte, les couplets bouffes de Jacobus et surtout le grand duo de Marguerite et de Reynold ont été fort applaudis. L'appel de la fiancée accompagnée en sourdine par les chœurs, a été parfaitement compris et exécuté.

La partition de M. Gevaert [Gevaert] ne trahit pas le débutant, l'orchestration en est habile, savante, la musique est pleine de fraîcheur et l'harmonie y est appliquée avec une sagesse, une entente que ne désavoueraient pas nos maîtres du jour. La direction du Théâtre-Lyrique a certainement bien fait de recruter M. Gevaert [Gevaert], homme de talent et d'avenir; car il a vingt-six ans à peine. Elle a prouvé une fois de plus son bon goût et son tact infini; on a répété souvent dans la soirée,

tout en s'inclinant devant le mérite incontestable de l'œuvre, que le Théâtre-Lyrique avait été créé pour représenter les ouvrages des jeunes auteurs *Français*, et qu'il sortait tant soit peu de son programme, puisque M. Gevaërt [Gevaert] est belge. – Nous défendrons toujours de notre mieux les intérêts des artistes Français et surtout ceux qu'un nom encore inconnu éloigne si cruellement de la scène; mais ne devons-nous pas aussi nous honorer de la glorieuse collaboration qu'ont prise les artistes étrangers à notre *art national*: ne devons nous pas nous féliciter de la naturalisation qu'ils ont acquise par le succès? Si le génie était consigné à la frontière, compterions-nous parmi les nôtres tant de noms célèbres, aurions-nous eu *Guillaume-Tell* [Guillaume Tell], *Don Juan* [Don Giovanni], *Robert* [Robert le Diable] et tant d'autres? Non... Recevons donc à bras ouverts ceux que le talent envoie vers nous. Il y aura de la gloire pour tout le monde, le Théâtre-Lyrique nous l'a promis et il ne l'oubliera pas.

**L'EUROPE ARTISTE, 15 octobre 1854, p. 1.**

Journal Title:	L'EUROPE ARTISTE
Journal Subtitle:	None
Day of Week:	Sunday
Calendar Date:	15 October 1854
Printed Date Correct:	Yes
Volume Number:	N°87
Year:	Deuxième année
Series:	None
Issue:	Dimanche; 15 Octobre 1854
Livraison:	None
Pagination:	1
Title of Article:	LE BILLET DE MARGUERITE
Subtitle of Article:	Opéra-Comique de MM. de Leuven et Brunswick, musique de M. Gevaert
Signature:	Jules COLLIN.
Pseudonym:	
Author:	
Layout:	Front page text
Cross-reference:	None